Document généré le 31 mai 2025 12:19

XYZ. La revue de la nouvelle

Nous

Jean-Paul Beaumier

Numéro 97, printemps 2009

Irritation

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2779ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2009). Nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 20–21.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nous
Jean-Paul Beaumier

« MAIS VA DONC CONSULTER », ne cesse de me répéter Diane qui n'en peut plus de m'entendre m'époumoner. Chaque fois qu'une nouvelle quinte de toux met abruptement fin à nos discussions, elle cache de plus en plus mal son agacement. Elle n'ira pas jusqu'à prétendre que je le fais exprès, mais son irritation est visible, audible, voire palpable à certains moments. Personne n'aime vivre dans un pavillon de cancéreux.

J'ai fini par acquiescer à ses demandes répétées. Après dix années de vie commune, nous avons suffisamment accumulé de sujets de discorde sans en ajouter. Les compromis du début se transforment rapidement en terreau fertile pour l'usure conjugale. De guerre lasse, plié en deux — ce qui m'évite de devoir subir ses regards de reproche —, je promets de prendre rendez-vous le lendemain. En cela, comme en bien d'autres choses, la récurrence de mes promesses non tenues appesantit son silence au point qu'il me semble tout à coup les englober toutes.

Dès que survient une quinte de toux prolongée, Chapline disparaît. Sans doute craint-elle qu'un imparable verdict l'emporte un jour sur son immunité territoriale sous prétexte qu'elle était là avant moi : asthme pulmonaire ne tolérant aucun corps étranger en suspension dans l'air. Les circonstances de la vie modifient parfois radicalement les pactes de non-agression sans autre préavis. Chapline l'a très bien compris.

J'ai donc consulté. Il n'a pas été difficile pour Diane de m'obtenir un rendez-vous à la clinique où elle travaille, ni de me le rappeler. Le lendemain, un médecin m'auscultait consciencieusement. Et, tout aussi consciencieusement, me communiquait son verdict : « Inflammation légère des poumons ; sans doute un début de bronchite chronique. »

« De source allergène ? » ai-je aussitôt demandé en boutonnant mon col de chemise, presque heureux et victorieux, avant qu'il ne songe à glisser sur ma malheureuse condition de fumeur. Chapline

ne cesse de répandre ses poils partout dans la maison. Elle mue sans arrêt, cela n'a plus rien à voir avec les prétendus changements saisonniers. Évidemment, Diane ne veut rien entendre. Non seulement dois-je brosser mes vêtements matin et soir, mais en plus je serais, que dis-je, je suis jaloux. Jaloux et mesquin de m'en prendre à une pauvre bête sans défense qui aura quatorze ans le mois prochain.

Ma question demeure sans réponse. Rien n'ébranlera le mutisme professionnel de mon vis-à-vis. Il m'apparaît évident que je ne saurai m'en faire un allié pour opposer à Diane un argument de poids. Il a d'ailleurs une tête à aimer les chats. Cela m'étonne que Diane n'ait pas encore songé à l'inviter à la maison.

Tandis qu'il griffonne la suite des choses sur son bloc d'ordonnances, je me surprends à humer une odeur familière qui flotte dans l'air aseptisé de ce bureau. Une odeur légèrement citronnée, fraîche, plutôt agréable. Je mets quelques secondes à reconnaître l'eau de toilette que Diane m'a offerte à Noël l'an dernier et dont le nom m'échappe, comme tant d'autres choses d'ailleurs. Je n'ai malheureusement pu la porter qu'une ou deux fois : une incompatibilité chimique provoquait aussitôt rougeurs et démangeaisons. Je m'apprête à lui en faire la remarque lorsqu'il relève les yeux de son bloc d'ordonnances et me tend celle qu'il vient de signer à mon attention.

« Un examen radiologique devrait suffire à nous rassurer », me dit-il en esquissant un sourire forcé.

Nous ? Ai-je bien entendu ? A-t-il dit « nous » ?

Nos regards restent accrochés l'un à l'autre quelques secondes. Le temps nécessaire pour voir apparaître des rougeurs sur son visage, pour comprendre, pour le lui signifier. Et pour formuler la réponse qui convienne avec, pour une fois, le calme et le synchronisme souhaités.

« Nous vous remercions beaucoup », lui dis-je avant de prendre congé.